

Carl Djerassi, l'avenir in vitro

PORTRAIT | A tout juste 90 ans, ce chimiste et artiste, l'un des pères de la pilule contraceptive, reste un agent provocateur. Sa dernière prophétie : la séparation entre reproduction et sexualité

JOËLLE STOLZ

Vienne, correspondante

La chimie, science parfois explosive, ne connaît pas la notion d'« agent provocateur ». C'est pourtant la posture favorite de Carl Djerassi, longtemps professeur de cette discipline à l'université Stanford, aux Etats-Unis, mais aussi auteur de fictions et inlassable conférencier sur un sujet qui le passionne : l'avenir de la reproduction humaine.

D'ici vingt ans, il en est sûr, beaucoup de jeunes femmes, dans les pays industrialisés, feront congeler leurs ovules par mesure de précaution, afin d'être capables de procréer quand elles auront trouvé le bon partenaire et seront professionnellement établies, sans avoir à se soucier de leur horloge biologique.

L'une des inégalités qui subsistent entre hommes et femmes – les premiers pouvant engendrer jusqu'à un âge avancé, tandis que les secondes voient leur fertilité décliner très vite après 35 ans – sera ainsi considérablement réduite.

Car, partout dans le monde, les femmes étudient plus longtemps et repoussent l'âge de la maternité. Presque partout, on fait donc moins d'enfants. La question fondamentale qui taraude nos sociétés vieillissantes n'est plus d'éviter des grossesses trop nombreuses, mais d'avoir des enfants désirés même à 45 ou 50 ans, un âge où la plupart de nos contemporains sont encore en bonne santé physique et intellectuelle.

L'indestructible Djerassi, qui fête ce 29 octobre ses 90 ans, n'en est-il pas la preuve vivante, malgré les maladies et les deuils ? La chaîne de télévision Arte rediffuse, à cette occasion, le documentaire *Ma vie-Carl Djerassi*, que Joachim Haupt lui a consacré en 2009. Grand voyageur,



ANDREW TESTA POUR « LE MONDE »

autre sens : « On fera l'amour pour le plaisir, pour la tendresse ou par curiosité, pas pour se reproduire, car il y aura pour cela des moyens plus fiables. » Notamment grâce au diagnostic préimplantatoire, qui en sélectionnant des embryons sains avant réimplantation dans l'utérus permet d'éviter certaines maladies héréditaires et malformations graves du fœtus, donc des avortements.

Cette révolution, commencée il y a un demi-siècle, Carl Djerassi en a été l'un des initiateurs, en contribuant à la mise au point de la pilule contraceptive. En 1951, alors jeune chercheur pour le compte de la compagnie Syntex, à Mexico, il synthétise à partir d'une racine tropicale un progestatif, la noréthistérone, qui s'avère plus puissant et plus stable que l'hormone naturelle, garantissant ainsi son efficacité par voie orale.

Dès lors, les Américains Gregory Pincus et John Rock peuvent se lancer dans l'aventure de la pilule, disponible aux Etats-Unis dès 1960, et en Europe à partir de 1961. C'est pourtant un Autrichien, Ludwig Haberlandt, qui avait eu le premier l'idée d'un contraceptif oral. Contraint d'émigrer aux Etats-Unis à cause des persécutions antisémites, Djerassi a pu lire en allemand la littérature scientifique qu'il avait publiée, et n'a eu de cesse de réparer ce qu'il considère comme une injustice. « Haberlandt est le grand-père de la pilule, mais Pincus ne l'a jamais mentionné ! »

Malheur à ceux qui ont raison trop tôt, ou trop tard : en 1965, affirme Djerassi, il n'aurait déjà plus été possible de mettre la pilule contraceptive sur le marché, car l'affaire du thalidomide (un tranquillisant prescrit aux femmes

enceintes, qui a causé des malformations graves du fœtus) avait radicalement modifié la perception du risque médicamenteux, et « fait passer le principe de précaution avant la notion d'efficacité ».

Djerassi a ainsi abandonné, dès les

années 1970, l'espoir de voir l'industrie pharmaceutique investir des fonds substantiels dans la recherche d'une contraception masculine : « Il est devenu impensable de demander à des hommes jeunes de prendre, pendant des années, une substance dont on ne connaît pas les effets à long terme. »

Après la naissance de ses deux enfants, il s'est fait stériliser, une intervention, souligne-t-il, bien moins risquée que la ligature des trompes chez les femmes et que cet homme, qui veut tout contrôler de sa vie – il garde avec lui du cyanure, au cas où il serait un jour atteint intellectuellement –, a suivie à l'aide d'un miroir pendant que le médecin l'opérait.

Ironie de l'histoire, la procréation médicalement assistée a été développée pour aider, aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, des parents qui s'étaient fait stériliser mais souhaitaient, après un divorce, avoir encore des enfants avec leur nouveau partenaire. Djerassi, quant à lui, s'est tout de suite intéressé à une technique beaucoup plus pointue, annoncée, en 1992, dans la revue *The Lancet* : l'injection directe d'un spermatozoïde dans l'ovule, ou ICSI.

Dans son roman *Menachem's Seed* (« graine de Menachem »), puis dans sa pièce *An Immaculate Misconception* (traduit, en Suisse, par *Une immaculée Miss Conception*), en 1999, il imagine qu'une ambitieuse scientifique américaine vole le sperme de son amant, un physicien israélien, pour produire à l'insu de celui-ci, avec son propre ovule, le premier « bébé-ICSI », prénommé Adam.

C'est la Bible et Marivaux revus par Woody Allen, mais la morale est aussi moderne qu'un fameux jugement de Salomon : l'amour, plus que la biologie, crée un lien entre les humains. ■

Haberlandt, pionnier inconnu et honni

Personne ne connaît son nom. Pourtant Ludwig Haberlandt (1885-1932), médecin autrichien, est le premier scientifique à avoir eu l'intuition de la contraception hormonale, et à avoir mené des expériences pour rendre les femmes temporairement infertiles avec des comprimés. Une découverte qui lui a valu d'être persécuté par les milieux catholiques, au point de le pousser au suicide, rappelle Carl Djerassi, qui veut le tirer de l'oubli.

« Il était né au mauvais moment », soupire sa petite-fille, Edda Haberlandt, neuropédiatre à Innsbruck, au Tyrol, où son grand-père s'était établi après avoir commencé sa carrière universitaire à Graz et à Berlin. Les recherches de ce physiologiste sur le cœur sont à l'origine d'un tonocardiaque encore utilisé. Mais c'est un choc intime qui le met sur la voie de la pilule : l'avortement qu'a dû subir sa femme, dans la situation économique dramatique qui a suivi, en Autriche, l'effondrement de l'empire des Habsbourg. « Il doit y avoir quelque chose de mieux que la capote ! », pense alors le médecin.

L'idée de simuler l'imprégnation hormonale de la grossesse, afin d'empêcher les femmes de tomber enceintes, lui vient un soir de 1919, « comme une mission venue d'en haut, et j'ai été aussitôt conscient

de ses vastes implications », a-t-il écrit dans son autobiographie, non publiée. Il injecte à des cobayes femelles les préparations ovariennes que lui envoie la firme allemande Merck, démontrant leur efficacité. Ses communications dans les congrès médicaux rencontrent un intérêt croissant, mais aussi de formidables oppositions. En 1927, à Innsbruck, son exposé sur la « stérilisation hormonale » fait scandale : « Qu'en pensent les juristes, les médecins et les prêtres ? ! », titre un journal tyrolien.

Dans une province ultra-catholique, ce protestant libéral devient l'ennemi à abattre. Ses étudiants vont manifester sous ses fenêtres, et dans la rue, les enfants récitent des comptines contre le « sorcier ». Il doit poursuivre ses recherches en Hongrie, où la firme pharmaceutique Richter met au point, en 1930, l'Infecundin, testé avec succès sur les animaux. Mais la carrière et le moral d'Haberlandt sont brisés. Quand il avale du cyanure, en 1932, sa mort est déguisée en infarctus.

Huit décennies plus tard, la faculté de médecine d'Innsbruck ne s'est toujours pas résolue à lui rendre l'hommage qu'il mérite, au motif que sa démarche « aurait pu » coïncider avec l'eugénisme nazi. ■

J. Sz

« On fera l'amour pour le plaisir, pour la tendresse ou par curiosité, pas pour se reproduire »

toujours équipé de costumes infroissables et d'un sac à dos qui contient des livres et un tabouret pliant, cet « agent provocateur » aux cheveux blancs annonce la séparation, à ses yeux inéluctable, entre reproduction et sexualité.

« Il y a déjà cinq millions de personnes sur Terre qui ont été conçues in vitro, donc en dehors d'un rapport sexuel, rappelle-t-il, en recevant *Le Monde* chez lui, à Vienne, la ville où il est né d'une mère autrichienne et d'un père bulgare, avant d'en être chassé par le nazisme. Dans 99 % des cas, leurs parents ont eu recours à la procréation médicale assistée à cause d'un problème d'infertilité. Mais, dans le futur, j'en suis persuadé, ce sont avant tout des gens fertiles qui utiliseront cette technique. »

La sexualité humaine, selon lui, prendra un